

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 12 (2007)

Artikel: Tiroir aux photos, mémoire à tiroirs

Autor: Rey, Isabelle / Rey, Séverine

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007374>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

TIROIR AUX PHOTOS, MEMOIRE A TIROIRS

Texte: Isabelle Rey et Séverine Rey
Photos: archives familiales



Elle vivait entourée de photos représentant tour à tour ses parents, elle-même dans son jeune âge, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Et aussi du portrait de toute la famille réunie à Noël: une photo désormais traditionnelle, qui chaque année venait remplacer celle de l'an écoulé. Une photo posée, comme au bon vieux temps.

Elle, c'est notre grand-mère. A la suite de son décès, il a fallu vider la maison, trier, décider de jeter ou de garder... Lors de ces rangements, nous avons notamment trouvé un tiroir de secrétaire rempli de photos. La mort d'une personne chère, d'autant plus lorsqu'elle correspond à la disparition d'une génération, est souvent l'occasion d'une réflexion sur le passé familial et sur les origines. Des traces de vie, telles ces photos, ressurgissent et interrogent la mémoire, le rapport affectif et identitaire.

Dans cet essai, nous avons décidé de nous arrêter sur quelques images tirées dudit tiroir et d'étudier les modalités de représentation familiale. Les photographies, les nôtres comme celles qui se trouvent dans les commodes ou albums de nombreuses familles, sont riches en pistes d'exploration. Nous nous intéresserons ici à y capter brièvement la mémoire de la vie familiale à travers les générations et ses dimensions, ainsi que les différentes manières de prendre les photos. Cette piste principale n'est pas dissociable d'une lecture relative à l'empreinte de l'histoire, par exemple sur les modes et habillements, sur les habitudes changeantes (ou pas) d'une génération à l'autre, ou encore sur l'évolution des manières de se présenter selon les phases de vie. On peut également l'associer à un autre aspect, sous-jacent et d'ordre psychologique, qui se rapporte au décryptage de la personnalité des sujets représentés, plus ou moins prompts à se placer devant l'appareil photo. En filigrane s'esquissent d'autres axes à creuser, comme les rapports sociaux de sexe tels que les dépeignent ces images ou la trace de la «grande histoire» dans la «petite histoire» familiale.

Aujourd'hui devenues support principal de la mémoire familiale, les photographies offrent un témoignage fondamental sur son histoire. Nous avons ici décidé de suivre une présentation chronologique des images de la famille afin d'en montrer les développements et la généalogie. Il est possible aussi d'effectuer certains regroupements thématiques entre périodes différentes: les représentations des enfants d'un couple (photos de titre et 4, 10, 11, 15), celles des couples eux-mêmes (photos 3, 9, 13), des familles nucléaires (photos 1, 5), du groupe familial élargi (photos 8, 14, 18), ou encore celles d'une génération de cousins avec ou sans leur grand-mère (photos 6, 16, 17), et de comparer ainsi les changements d'une époque à l'autre.

HISTOIRE ET ÉVOLUTION DE LA PHOTO: QUELQUES REPÈRES

Née en 1816, la photographie est, au XIX^e siècle, essentiellement le fait de photographes professionnels. Les premiers appareils photos sont lourds et sortent peu des studios: on va chez le photographe se faire immortaliser. Ce n'est que plus tard, vers la fin du siècle, avec l'apparition d'appareils plus petits et des rouleaux de pellicules qui remplacent les peu pratiques plaques de verre, que la prise de vue se simplifie. Il devient possible à des amateurs aisés d'en acquérir et de prendre eux-mêmes des photos. Dès lors cohabitent souvent dans les albums les photos de photographes, portraits posés et mis en scène, et les instantanés de la vie de famille. Les sujets se diversifient, apparaissent des images de vacances, des images de la vie quotidienne, des extérieurs. Comme la peinture, la photographie sort des ateliers pour aller fixer la réalité non composée. Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, le portrait de photographe disparaît quasiment. Basculement dans les codes photographiques, les appareils photos sont presque dans toutes les familles et fixent des instantanés de la vie – ce n'est plus la pose qui intéresse, mais la spontanéité. On ne cherche plus à fixer une image rigide et arrangée, une image socialement et moralement correcte, mais la vie telle qu'elle est, les individus tels qu'ils sont.

Aujourd'hui l'image est omniprésente, de nombreuses personnes possèdent un caméscope, un appareil photo numérique voire font des photos avec leur téléphone portable. Ainsi potentiellement démultipliée, l'image est visionnée et, parfois, effacée tout de suite – elle est instantanée dans les deux sens du terme. Son archivage est également en pleine mutation: la numérisation de la photographie n'implique plus l'impression. Les images se visionnent sur écran, sans avoir besoin du support papier. Dès lors, le nombre des tirages diminue, et les albums de famille prennent souvent la forme d'un CD-ROM. Seules quelques-unes de ces photographies, soigneusement sélectionnées, sont imprimées, peut-être pour leur conférer une forme de permanence.

LA FAMILLE, UNE (LONGUE) LIGNÉE QUI PASSE PAR LES FEMMES

Grâce à ce tiroir de photos, nous pouvons voir une famille vivre sur plus de cent vingt ans. Ou six générations, de 1884 à 2007. Une famille suisse, d'un milieu plutôt aisé. Une famille qui cultive aussi le sens de la famille. A l'origine, au temps des premières photos, nous sommes chez les Cuénod: une famille vaudoise protestante importante, qui

aujourd'hui encore se réunit régulièrement pour célébrer l'étendue de la lignée et qui édite un arbre généalogique. La famille se constitue alors autour des hommes, qui marquent leur empreinte non seulement par leur nom, mais aussi par la (ré-)orientation des trajectoires: Louise, notre arrière-arrière-grand-mère, née Roy en France, se convertit au protestantisme pour épouser Gustave Cuénod, et sa famille par la même occasion – il est d'ailleurs difficile de trouver des traces des ancêtres Roy. Louise figure sur beaucoup de photos, fière au centre de sa famille (photos 5-6 / 1919 et 7 / 1920): elle aimait se livrer aux poses, entourée de ses enfants et petits-enfants. La famille de Gustave Cuénod, qui était ingénieur dans les chemins de fer, est aisée, elle part en vacances à Levanto en Italie à de nombreuses reprises, et en villégiature à la montagne. Un photographe vient les prendre en photo chez eux ou les portraiturer en atelier. Des instantanés, ou des poses, les montrent en vacances, sans que l'on sache qui prend ces photos, si l'un d'eux, passionné de technique, disposait d'un appareil ou s'ils louaient les services d'un photographe (photo 2 / 1899).

Une de leurs sept enfants, Clara, notre arrière-grand-mère, se marie à un pasteur, Henry Rodieux (photo 3 / 1905). Leur foyer est moins riche, mais possède le statut social dû à son sacerdoce. D'eux, nous possédons moins de photos. Une photo de famille, mais peut-être initiée par Louise Cuénod qui y figure (photo 5 / 1919), et surtout des photos des enfants (photo 4 / 1909). A l'opposé de sa mère, Clara, plus réservée, n'organise pas de pose l'immortalisant au centre de sa famille. Elle n'est présente que sur des photos d'enfance (au milieu de ses frères et sœurs: photos de titre / 1884 et 1 / 1900), sur quelques très rares portraits et plus tard sur des instantanés de la vie familiale (photo 14 / 1968). Par contre c'est chez eux, dans la cure de Prilly en juin 1920, qu'est faite une photo emblématique qui réunit toute la famille Cuénod (photo 7 / 1920) – et non la famille Rodieux: un premier coup est donné à l'apparente et officielle patrilinéarité, c'est désormais la lignée issue de la mère qui s'affirme. A cette époque s'amorce le basculement entre portraits de photographes (qui sont encore fréquents, les premières photos de notre grand-mère bébé et de son frère sont par exemple toutes prises en studio de photographe [photo 4 / 1909]) et instantanés saisissant des souvenirs de vacances (photo 2 / 1899), des enfants qui jouent, des fêtes et réunions familiales. Mais jusque dans les années 1930, les poses qui cadrent la famille dans son statut social sont encore nombreuses: une seule génération, le groupe familial dans son entièreté, la grand-mère entourée de ses petits-enfants (photo 6 / 1919), etc.

En 1934 la première fille de Clara et Henry, Marlise – notre grand-mère – épouse un futur médecin, et devient Steinmann par mariage. De la famille de notre grand-père, il n'y a que très peu de traces: c'est désormais clair, la famille affirme la lignée issue des Cuénod. C'est la mère de famille qui pose avec ses enfants, rarement le père: le rapport à la mémoire familiale passe par les femmes, par l'épouse. Comme sa propre grand-mère, notre grand-mère aime être photographiée. Les photos d'elles sont nombreuses: passées les photos d'enfance, nous la voyons jeune, posant à de nombreuses reprises, dans le jardin ou ailleurs, avec différentes robes, assise, allongée (photo 8 / 1932)... portraits qu'elle destinait, entre autres, à son futur mari et qui parsèment les albums et les pochettes retrouvés dans le tiroir. Plus tard, elle pose aussi avec lui (photo 9 / 1933), puis avec ses enfants (photo 10 / 1935), dans la vie quotidienne ou en vacances (photo 12 / 1949). De vraies poses face à l'objectif qui semblent répondre autant à un plaisir personnel qu'à une nécessité sociale. Le côté bourgeois aisé du couple, qui passe des vacances à la Côte d'Azur ou à Zermatt, est ainsi clairement affiché. S'ajoutent à ces poses de nombreux instantanés, peu différents de ceux de notre époque: vie quotidienne, bain du bébé, câlins entre frère et sœurs (photo 11 / 1940), jeux d'enfants, photos de vacances... Par contre, les portraits pris chez le photographe disparaissent.

Début des années 1960, les enfants se marient (photo 13 / 1961). La famille s'élargit, leurs couples donnent naissance à des petits-enfants – notre génération (photos 14 à 16). Les jeunes parents prennent eux-mêmes des photos de leurs rejetons et les distribuent. Ces clichés remplissent le tiroir et ont, en leur temps, orné la cheminée du salon. Certains sont restés au mur. A cette époque, il n'y a plus de portraits posés. Si la famille dans son ensemble est fixée sur pellicule, c'est d'une manière vivante (photos 14 / 1968 et 15 / 1971): aligner les petits-enfants, pour en garder le souvenir, oui, mais pas de la même manière qu'auparavant. En miroir aux photos de la fin du XIX^e et de la première partie du XX^e siècle, il n'existe à cette époque aucune photo de la grand-mère voire de l'arrière-grand-mère trônant au milieu de leur lignée (on ne les voit que comme éléments de scènes saisies sur le vif). Les codes sociaux ont changé et notre famille suit la mode. Il ne s'agit plus de figer le groupe familial dans son statut social mais de photographier sa vie authentique, la qualité affective de ses relations. Et rien ne vaut pour cela la spontanéité des instantanés, même si elle est choisie par le ou la photographe qui seul·e décide du moment du déclenchement.

Au début des années 1990, la génération suivante, la nôtre, a à son tour des enfants (photos 16/1992 et 17/1999). L'arrivée de ces derniers, faisant basculer le statut de la grand-mère vers celui d'arrière-grand-mère, fait naître, peut-être parce que ce changement la rapproche de la mort, un nouveau besoin, celui de l'immortaliser avec sa famille. Tout se passe comme si on revenait alors à une exigence, celle de définir cette famille selon certains codes sociaux formels comme au temps passé: il faut fixer cette arrière-grand-mère au centre de sa lignée, pour affirmer la grandeur de la famille. Ainsi, depuis 1993, une pose familiale est organisée chaque Noël, et la photo de l'année est distribuée à tous (photo 18/2005). Douze photos ont été prises, jusqu'au Noël précédant sa mort, où elle ne voulut plus se livrer à l'exercice: elle était très faible et elle ne voulait pas laisser en souvenir une image d'elle amoindrie. Ces photos étaient exposées bien en vue chez notre grand-mère, mais elles n'ont pas la même valeur pour tous: beaucoup d'entre nous n'y voient qu'un portrait artificiel qu'ils remettent au fond d'un tiroir, justement. Si d'autres portraits posés émaillent ces années et la présentent, comme sa propre grand-mère en son temps, entourée de ses arrières-petits-enfants de plus en plus nombreux, les instantanés de ces derniers foisonnent et sont distribués et rassemblés parfois en petits albums de manière à ce que l'arrière-grand-mère, matriarche à la tête de sa lignée, puisse avoir sous les yeux et entre les mains les images heureuses de cette descendance dont elle était si fière (photo 17/1999).

LA MÉMOIRE FAMILIALE ET LE RÔLE DE LA PHOTOGRAPHIE

Anciennes, d'un passé plus récent, ou du présent juste passé, les photographies remplacent ou complètent le lien physique et servent la communication familiale via leur partage. Dans un autre sens, la photographie permet de (re)donner une vie aux parents décédés et aux ancêtres. L'image permet à celles et ceux qui ne les ont jamais connus de s'en faire une idée et de se les approprier. Photos des absent·e·s, photos des disparu·e·s mais aussi absence de photos: supports et vecteurs d'une mémoire à trous et à tiroirs, elles ne gardent l'image que des souvenirs heureux et/ou choisis. Personne ne veut fixer les moments négatifs de la vie de famille, on photographie les mariages pas les divorces, les naissances pas les décès. Cette histoire se donne alors à voir dans ce qu'elle veut qu'on en garde, une image tronquée d'une part de vérité. À côté des photographies existantes, nous pouvons imaginer toutes celles qui n'ont pas été prises et qui dessineraient une histoire un

peu différente. Et toutes celles que l'on fait disparaître pour oublier, comme ces photographies que l'on enlève des murs, des albums même, parce qu'elles représentaient, par exemple, des couples entre-temps divorcés.

La photographie constitue un lien privilégié à la mémoire familiale, laquelle donne corps à la famille en l'ancrant dans le passé et dans l'avenir à la fois. Trois niveaux, dans lesquels se répartissent les photos, caractérisent cette mémoire. Tout d'abord une mémoire du passé, du passé ancien: ce qui marque d'où je viens, l'ascendance, la lignée. Elle certifie l'appartenance des individus et les lie à l'histoire de la famille, au passé. Ce sont surtout les photos des ancêtres (dont parfois l'identité nous est inconnue car oubliée), mais également les photos de l'enfance du sujet. Là aussi la mémoire sollicitée est celle d'un temps hors du temps, d'un temps passé et peut-être nostalgique: si nous sommes présent·e·s sur nos photos d'enfance, elles nous rappellent une époque révolue. Le deuxième niveau est celui d'une mémoire du présent: se souvenir des moments que nous vivons à l'instant. Ce sont les photos du quotidien de sa propre famille, celles des enfants, des vacances... Elles remplissent les albums de famille, que l'on feuillette de temps en temps en se souvenant des moments qu'elles représentent. On les donne, elles ornent parfois les murs, mais sont souvent renouvelées. La photo d'un bébé par exemple est remplacée par celle du même enfant, plus grand. Cette mémoire est paradoxale: elle veut fixer le présent mais, en le fixant, elle le propulse dans le passé. Enfin, troisième niveau, une mémoire pour le futur. Les photos sont sciemment faites pour la postérité et donc posées: elles figent la famille, ou la personne, dans l'image que l'on veut que les générations suivantes en gardent. Ces trois mémoires se réunissent en une histoire, qui vient de loin et qui veut se prolonger loin encore: elles inscrivent la famille dans une continuité. Si l'histoire présentée a une dimension fortement collective, l'inscription de l'individu dans cette histoire est un autre aspect à relever, lié notamment au besoin de chacun·e de se renvoyer (ou pas) à soi-même son image à travers le temps.

LA MÉMOIRE EN HÉRITAGE

Il est frappant de constater que dans notre famille, ce sont les femmes, de grand-mère en arrière-grand-mère, qui se font photographier au centre des leurs, plus que les hommes. Elles se présentent comme le pivot familial, elles gèrent la famille et sa mémoire. Au-delà du simple

témoignage rendant compte de cette réalité, les photos sont aussi une mise en scène de celle-ci, les ultimes images posées étant clairement conçues dans cette optique. Il nous faut dès lors réfléchir à la démarche qui a été la nôtre pour cet essai: par celui-ci, nous sommes conscientes d'agir sur un double niveau, celui de l'investigation empirique mais aussi celui de la (re)constitution d'une certaine représentation de notre famille. Dans notre choix d'images, nous avons notamment fait celui de suivre la lignée qui remonte directement jusqu'à nous-mêmes et donc de privilégier, parmi les enfants de notre grand-mère, la branche dont nous sommes issues. Ce faisant, nous renforçons encore la caractéristique de notre famille, où la lignée semble passer par les femmes. Par nous, nos propres enfants héritent d'une ascendance (arrière-arrière-grand-)maternelle tentaculaire...

Encore un mot sur ces photos retrouvées. La plupart étaient simplement en vrac ou en pochettes dans le tiroir, reliquats parfois d'un héritage où les images de la famille avaient été partagées parmi les descendants. Quelques-unes étaient rassemblées dans des albums, d'autres étaient exposées, encadrées ou pas, dans le salon ou la chambre à coucher. Selon leur place, elles révèlent un parcours choisi dans la vie de famille. Les albums, peu nombreux, concernaient surtout l'enfance de notre grand-mère et l'enfance de ses enfants. D'autres, qu'elle gardait par contre à ses

côtés, contenaient des images de ses arrières-petits-enfants. Parmi les photos exposées dans le salon, les dernières photos des Noëls, celles des mariages des petits-enfants, certaines d'eux et de leurs enfants. Dans sa chambre, au mur, un portrait de chacun de ses deux parents, deux photos agrandies et bien encadrées d'elle petite, et quelques portraits de ses descendants. Cette organisation montre le besoin qu'elle avait de s'entourer de sa famille, du passé au futur. Plus encore de visibiliser sa généalogie et la concrétisation de sa longue vie. Peut-être même de s'assurer de sa postérité. Notons encore que les photos posées étaient les plus exposées, comme si définitivement elles avaient plus de sens, pour elle en tout cas, que les instantanés.

Aujourd'hui se pose la question du destin de ces centaines de photos: qui va les garder? qui va les trier? Parmi les récentes, certaines ont directement rejoint leur famille d'origine, quant à celles du passé, elles seront distribuées aux personnes que cela intéresse. Celles et ceux parmi les membres de la famille qui ont besoin de se sentir relié·e·s à une mémoire familiale. Certain·e·s ont déjà commencé à faire des recherches et à noter, avant qu'on ne les oublie, les noms des ancêtres figés sur papier. Louise, Gustave, Clara, Henry, Gritly, Rose, Pierre, Jean, Marlise, auront une identité, sauvegardée sur papier, qui les inscrit dans une histoire. La petite histoire d'une famille.

AUTEURES

Isabelle Rey est réalisatrice de films documentaires et metteuse en scène de théâtre. Elle est également auteure de pièces de théâtre et de romans pour enfants. Son prochain documentaire a pour sujet la mémoire familiale et l'héritage, à travers la disparition d'une maison de famille.

isrey@skynet.be

Séverine Rey est anthropologue, elle enseigne à l'Université de Lausanne. Elle a consacré sa thèse de doctorat à l'étude de la fabrication de la sainteté à partir d'un terrain en Grèce. Ses domaines d'enseignement et de recherche sont notamment le genre, les études postcoloniales et la religion.

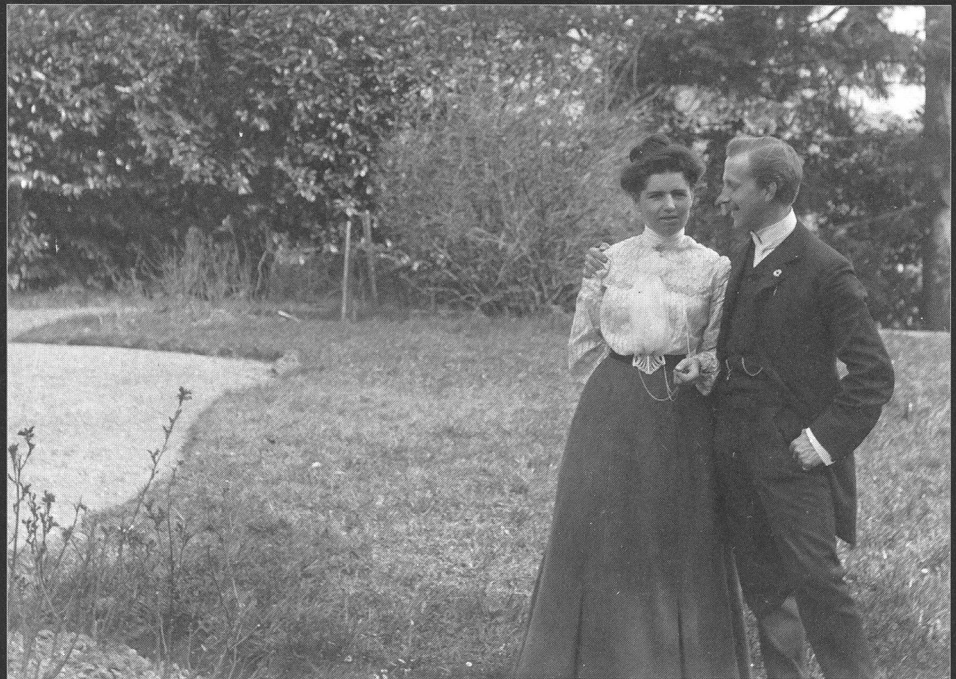
Severine.Rey@unil.ch



1

2





3

4

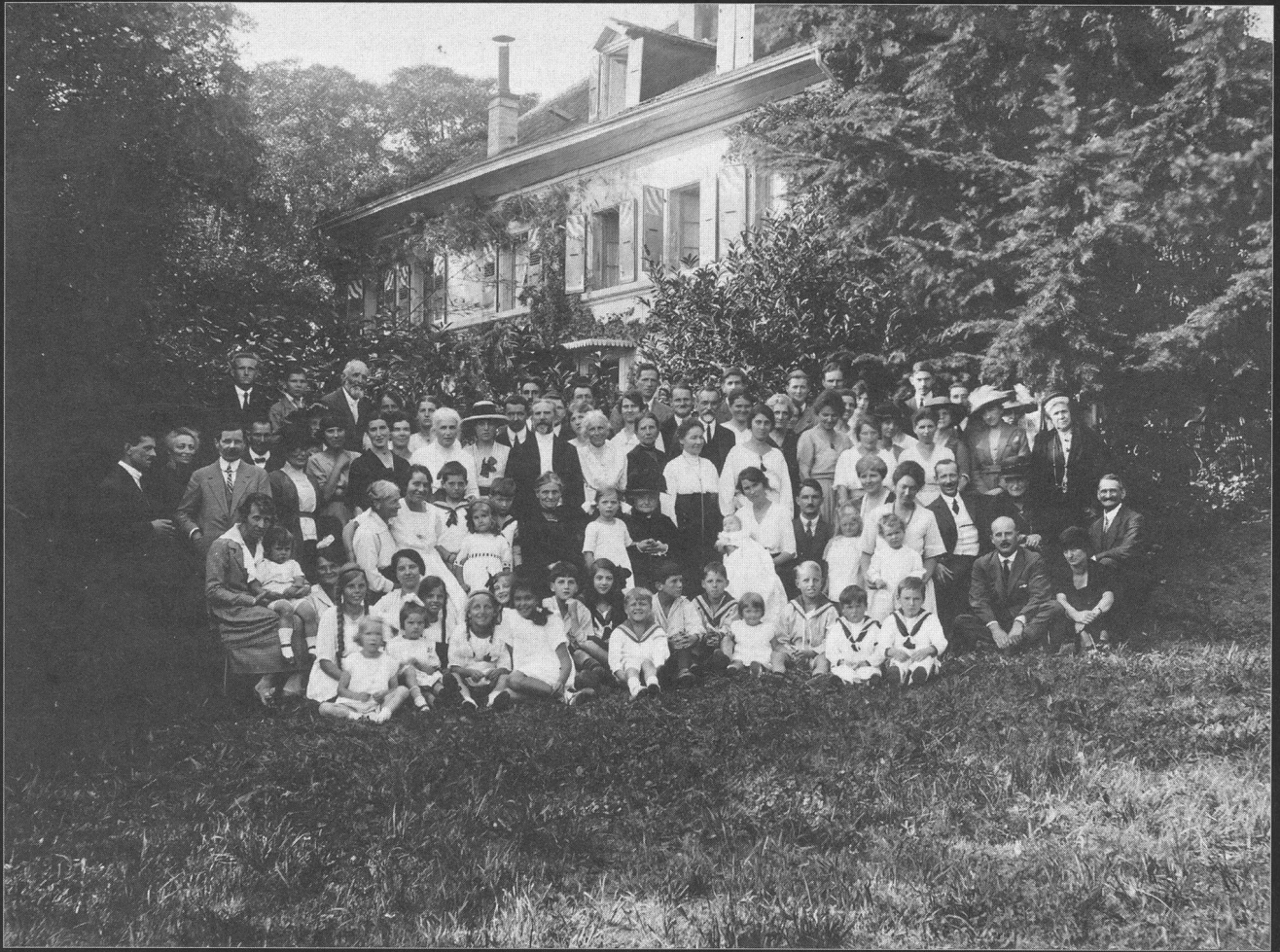




5

6





7



8

9

10

11





12

13





14

15





16

17

